

Discours de Roger Chartier, professeur au Collège de France

Prononcé le 3 juillet 2014 à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur à

Anne-Marie Christin, professeure émérite

à l'université Paris 7 Denis Diderot.

Chère Anne-Marie,

C'est un grand plaisir pour moi de vous remettre ici, dans votre centre de recherches, cette décoration qui reconnaît l'importance de votre travail. Nous nous connaissons peu, mais nos chemins se sont croisés dans l'histoire de la culture écrite qui est notre domaine commun. La trajectoire intellectuelle qui est aujourd'hui célébrée est d'abord caractérisée par l'excellence (elle a été scandée par l'Ecole normale supérieure, l'Agrégation, le Doctorat), mais elle est aussi par la fidélité à une institution. C'est, en effet l'Université Paris 7 Paris-Diderot, que vous avez été successivement assistante, puis Maître de conférences, puis professeure en 1983 et, toujours au sein de l'UFR Sciences Texte et Documents, qui avait une réputation considérable, presque mythique, du fait des talents multiples et originaux qu'elle rassemblait. C'est dans cette université que vous êtes professeure émérite depuis 2008. .

Votre itinéraire académique est marqué par les très nombreuses responsabilités, à différentes échelles, que vous avez assumées dans cette université et, en particulier, la fondation en 1982 du *Centre d'étude de l'écriture et de l'image*. La cérémonie d'aujourd'hui est donc une réunion entre chercheurs, entre collègues, avec vos étudiants. Elle me paraît tout à fait exemplaire d'une autre caractéristique de votre travail de votre itinéraire intellectuel : votre engagement dans les entreprises collectives. Je le rappelais d'emblée en mentionnant le *Centre d'étude de l'écriture*, que vous avez fondé et dirigé, et qui était devenu un des lieux les plus novateurs dans le domaine de l'histoire et du présent de *la culture graphique* (pour reprendre l'expression chère à notre ami Armando Petrucci).

Mais vous avez manifesté sous bien d'autres formes ce goût pour les entreprises collectives. L'une d'elles se trouve ici, sur les rayons de la bibliothèque : il s'agit de l'ouvrage *Histoire de l'écriture, de l'idéogramme au multimédia*, dans lequel vous avez rassemblé 54 spécialistes (55 dans la seconde édition). Parmi eux, sont présents Henri-Jean Martin et Armando Petrucci. Ce livre a été traduit en anglais et en japonais. Votre goût pour le travail en commun, pour l'écriture à plusieurs mains ne se résume pas à cette grande entreprise éditoriale puisque vous avez aussi été responsable de trois volumes d'*Ecritures*, complétés par *L'écriture du nom propre*ⁱ. Et pour la revue *Textuel*, vous avez organisé quatre superbes numéros.

Ces contributions à la construction collective des savoirs ne doivent pas faire oublier, toutefois, l'originalité et la singularité de votre œuvre, dont on peut prendre mesure à la lecture de deux de vos

ouvrages : d'une part *L'image écrite ou la déraison graphique*ⁱⁱ, publié en 1995, rééditée en format poche et dont vous avez donné en 2009 une édition augmentée et, d'autre part plus récemment – *L'invention de la figure*, dans la collection de poche Champs-Artsⁱⁱⁱ.

Ce que je propose ici, c'est ma lecture de votre travail, une lecture que vous n'êtes pas obligée de considérer comme un miroir où vous vous reconnaissez. Au premier abord, le sujet de vos recherches paraît « classique » : à savoir, les rapports entre le texte et l'image, sous différentes formes (les textes dans les tableaux, les images construites à partir d'un texte préalable, les illustrations dans les livres, etc.). Cette première approche se fonde sur une perspective originale puisque, comme vous le rappelez dans l'introduction de votre livre, une telle approche oblige à penser la spécificité de chacun, des deux éléments, le texte et l'image, sinon il n'y aurait pas de pertinence à étudier leur rapport. Mais immédiatement vous ajoutez qu'on peut néanmoins, une fois considérées ces différences, avancer l'idée de la *lecture* de la figure, de la *lecture* du tableau en assumant la perspective selon laquelle il faut libérer notre définition de la « lecture » de la « tyrannie de l'alphabet », c'est-à-dire de limiter la « lecture » à la seule lecture des textes, et particulièrement des textes écrits dans des formes alphabétiques. La reconnaissance de la différence entre l'écrit et l'image justifie l'analyse de leurs multiples relations, mais, il est légitime et nécessaire de considérer l'un et l'autre comme objets de « lecture ».

Ce qui fonde cette perspective - et c'est là, je crois, le cœur original de votre travail -, c'est un chiasme qui est présenté d'emblée dans *L'Image ou la Dérison Graphique* : la figure doit être traitée comme une écriture et l'écrit comme une figure. Et c'est ce point de départ que constamment vous avez travaillé, établi comme un constat essentiel, en refusant le « mirage de l'alphabet », cette forme très spécifique, très particulière de l'écriture, qui a la force, ou la faiblesse, de séparer le pôle langagier et le pôle visuel de l'écriture. Pour résister à cette projection rétrospective ou idéalisée de l'alphabet, dont la logique est indument appliquée à toutes les écritures, vous avez suivi deux voies.

La première consiste à montrer qu'existe un sémantisme visuel dans les autres écritures. Deux exemples m'ont beaucoup frappé dans votre travail : d'une part, votre réflexion à propos des hiéroglyphes qui considère qu'ils étaient *aussi* des signes phonétiques et, d'autre part, vos fréquentes références aux écritures qui sont des écritures du mélange du visible et du lisible - par exemple, l'écriture japonaise qui associe les caractères kanji et les Kana. On voit bien grâce aux livres qui sont sur ces rayonnages votre intérêt et votre savoir sur les cultures graphiques orientales. Cette première voie a donc conduit consiste à repérer le sémantisme dans la figure et le visible dans le lisible et, de ce fait, à briser la tyrannie de l'alphabet en prenant compte les écritures hiéroglyphiques et les écritures mélangées.

La deuxième voie a été de faire retour sur l'identité figurative des écritures alphabétiques. Vous insistez dans votre œuvre sur « l'imaginaire graphique » réinscrit dans l'écriture alphabétique, qui n'est pas limitée à la transcription phonétique. Ce constat a ouvert de nombreuses perspectives dans votre travail. La première a été l'analyse de la manière dont les lettres sont déposées sur les espaces de l'écriture. Un livre particulièrement puissant et subtil sur ce sujet est votre *Poétique du blanc, Vide et Intervalle dans la civilisation de l'alphabet*^{iv} dont l'objet est la surface, l'espace, la distribution de l'écrit lettre dans son. Une seconde approche, qui développe la notion de la figure, a été l'analyse de « l'identité figurative du signe phonétique ». Les signes phoniques, les lettres des alphabets ne sont pas réduits à la transcription des phonèmes mais deviennent une écriture du voir. Cela explique dans votre travail l'intérêt pour les formes plus exacerbées de cette écriture du voir : les écritures littéraires ou poétiques, avec une généalogie qui commence avec l'œuvre de Eugène Fromentin, qui a été le sujet de votre premier travail, et qui continue avec Nodier, Mallarmé, Leiris et beaucoup d'autres... Mais cette écriture du voir, spectaculaire dans le cas de l'écriture littéraire (romanesque avec Nodier, poétique avec Mallarmé), a aussi des formes plus humbles - par exemple, dans le cas de l'affiche. Une troisième approche, qui est, je crois l'apport le plus nouveau de votre dernier livre^v, est de considérer que l'écriture a pu être le modèle de la composition picturale. Et je conseille à ceux qui ne l'auraient pas encore fait, de lire votre chapitre sur Manet dans lequel vous insistez sur la révolution opérée par ce peintre, une révolution qui n'est pas celle, symbolique, présentée par Bourdieu, mais celle, graphique, qui fait de l'écriture la matrice de la composition picturale.

Votre travail et votre réflexion sont tout à fait impressionnants et je voudrais seulement souligner deux traits. D'abord, cette confrontation permanente, qui ne vous fait pas peur, avec les grands classiques des histoires de l'écriture, de la peinture, de la linguistique. De là, les dialogues critiques noués avec Barthes, avec Derrida, avec Panofsky. Avec Goody, aussi, puisque le titre de votre livre *La Déraison graphique* faisait une référence explicite à son livre, traduit sous le titre *La Raison graphique* (ce qui, d'ailleurs, n'était pas son titre en anglais, qui est *The domestication of the savage mind*). Vous avez toujours eu ce désir, appuyé sur une exigence critique théorique rigoureuse, de confronter vos analyses et vos propositions avec les auteurs les plus canoniques. Un deuxième trait essentiel de votre travail est ce lien très rare entre une érudition minutieuse, un savoir extrêmement contrôlé, et une audacieuse ouverture sur une histoire de très longue durée (celle des hiéroglyphes et des écritures sumériennes, que vous abordez en prenant appui sur les travaux des spécialistes) et, aussi, sur des comparaisons permanentes entre des systèmes graphiques qui appartiennent à différentes civilisations. Le troisième élément de votre travail, qui m'a toujours frappé, c'est votre imagination historique, qui fait penser à l'œuvre de Vico et ses trois âges de l'écriture. Cette imagination vous fait reconstruire, à titre d'hypothèse, bien sûr, des « âges », des « phases » de la relation entre le visible et le lisible, ou entre ce qu'on peut désigner comme *sémantisme iconique* et *écriture figurative*. Je crois qu'il y a là un travail puissant, original, audacieux, et il est juste qu'il soit reconnu par la cérémonie d'aujourd'hui.

Comme vous le savez, Pascal distinguait plusieurs ordres de grandeurs. Celle qui nous réunit est celle qu'il nomme « la grandeur des gens d'esprit ». C'est pour signifier la reconnaissance de cette grandeur qui est la vôtre (une reconnaissance qui n'est pas seulement exprimée par cette décoration mais aussi par le jugement de la communauté scientifique) que je prononce maintenant la formule consacrée « au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, nous vous faisons Anne-Marie Christin, chevalier de la Légion d'Honneur ».

ⁱ *L'Espace et la lettre* en 1977, *Écritures, systèmes idéographiques et pratiques expressives* et *Écritures II* en 1982, *Écritures III* en 1988, *L'Écriture du nom propre* en 1998.

ⁱⁱ Flammarion 1995, réédité en 2001 et 2009.

ⁱⁱⁱ *L'Invention de la figure*, Flammarion, 2011.

^{iv} Peeters-Vrin 2000 et Vrin 2010.

^v *L'Invention de la figure*.